

# Le feuilleton : une bibliothèque à la montagne : [suite]

Autor(en): **Rambert, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 46

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222880>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Oh ! je ne veux donner que des gages modestes ; mais je paie le voyage aller et retour.

— Bien, madame, répond la placeuse sans sourcilier, nous allons tâcher de vous trouver ce qu'il vous faut.

Elle passe alors dans une pièce voisine, où se tiennent les « perles » disponibles, et, à travers la porte, la cliente suffoquée l'entend qui leur demande froidement :

— Est-ce qu'il y a parmi vous une demoiselle qui aurait envie d'aller passer deux ou trois jours à la campagne ?



## UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 8

Les enfants ouvraient de grands yeux, et il était clair que cette idée entraînait difficilement dans leur esprit. Est-ce qu'on fait tomber des murs en sonnant de la trompette ? Alors la grand-père intervenait ; elle racontait que c'était le bon Dieu qui avait ordonné aux enfants d'Israël de se promener ainsi autour de Jéricho, et que c'était lui qui en ferait tomber les murailles. — Le bon Dieu ! les enfants le connaissaient. Non seulement ils voyaient chaque jour l'aïeul prendre son bonnet entre ses deux mains pour lui adresser la prière avant et après le repas ; mais ils l'avaient vu lui-même maintes fois, et ils venaient de le voir encore, représenté au naturel dans un autre gravure. Vite, on le cherchait, et il n'y avait pas besoin d'aller loin pour le trouver : c'était l'affaire de quelques feuillets. Moïse était à genoux sur une haute montagne. Au-dessus flottait un nuage entr'ouvert, d'où sortait jusqu'à la ceinture un homme extraordinaire, plus grand que Moïse, plus grand même que Goliath. C'était le bon Dieu. De ses cheveux rayonnaient des éclairs, et de ses deux bras il tendait à Moïse un livre plus gros que la grosse Bible où lisait l'aïeul. Pour le coup, les enfants ne doutaient plus de la chute des murs de Jéricho, car à cette seule image toutes sortes d'idées confuses de grandeur et de puissance se pressaient dans leur esprit, et ils entendaient gronder au loin les tonnerres du Sinaï... Cependant le plus jeune se souvenait de la belle musique des enfants d'Israël ; il se laissait glisser de la table, et venait en câlinant se frotter à l'aïeul :

— Mère-grand, quand est-ce que c'est la foire ?  
— Bientôt, si tu es sage.

— N'est-ce pas, mère-grand, que tu veux m'acheter une trompette à la foire ?

Les heures se passaient ainsi ; puis un rayon de soleil brillait entre les nuages, et le joyeux essaim, las de sa prison, était prompt à s'envoler. L'aînée des fillettes faisait attendre parfois, — elle avait une histoire à finir, — puis elle s'échappait, à son tour, donnant la main au cadet, lequel rêvait de la foire prochaine et trompettait déjà dans ses doigts.

On ne leur demandait pas où ils allaient, on le savait bien ; ils allaient chercher un livre plus vivant, celui de la société, celui du coterd.

Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Le premier qui s'y asseoit ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui ont lieu sans convocation ni invitation, c'est le coterd.

Grande affaire que le coterd dans la vie du paysan, surtout du paysan montagnard, plus solitaire. Sans le coterd le village ne serait qu'une agglomération de bâtiments, avec le coterd c'est une communauté, et le paysan trouve dans son hameau non seulement un toit pour s'abriter, mais une scène pour se produire. Le coterd, c'est le théâtre où il brille, où il voit sa popularité diminuer et grandir, où il recueille tour à tour, le

plus souvent à mots couverts, mais aussitôt compris, applaudissements, avertissements et sifflets. Le coterd, c'est le livre où il s'instruit quand il en a fini avec l'école ; c'est proprement ce livre du monde, qui compte autant de pages qu'il y a d'êtres humains sous la voûte des cieux, autant de tomes grands ou petits qu'on trouve de hameaux, de bourgs ou de villes semés sur la terre, et dont le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey n'est qu'une des innombrables copies. Quand une fois l'homme des champs a mordu à ce livre, fait de chair et d'os, où se heurtent les intérêts et les passions, il n'est pas à craindre qu'il se casse la tête aux livres sur papier, qui restent froids sous la main et qu'il faut épeler mot à mot. Qu'a-t-il à faire d'histoires mortes ? N'a-t-il pas autour de lui l'histoire actuelle et vivante, et ne l'enrichit-il pas pour sa part en faisant chaque jour œuvre d'expérience ?

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des noyers. Il y a là non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés en face l'un de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul ; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc ; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres, sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand passe l'huissier municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée ; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on cotergeait, les hommes formant un groupe du côté de la grange de l'aïeul, les femmes en formant un autre sur les marches de la maison.

Tout le village s'y trouvait réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les différences de condition. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles ; ils écoutaient de loin et parlaient discrètement ; d'autres occupaient largement les bonnes places et discouaient avec assurance. Dans le groupe des femmes, on s'entretenait des choses du ménage, de la petite culture, celle des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes, il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement non le cours des actions et des obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles : le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enchéri sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines ; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir. On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalités prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à

celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec le monde ! On préparait soigneusement ses batteries pour les occasions favorables. Le hameau voisin demandait un subside pour une fontaine : on ferait cause commune avec lui, à condition au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas : on en demanderait deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi ? Les grandes puissances n'entendent pas autrement l'équilibre européen ; il consiste pour chacune à peser dans la balance un peu plus que les autres. C'est tout justement ce que l'on voulait au hameau des noyers. Il est petit ; mais ce n'était point une raison pour qu'il ne tirât pas de gros bénéfices de l'équilibre communal.

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, s'agitaient journellement au coterd. On s'y passionnait quelquefois ; quelquefois aussi, on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisants au village ; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on goguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du prochain. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie ; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont, en toute occasion, on berne de quolibets les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours promptes à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue, et ne sont pas empruntées à la riposte. D'ailleurs, on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendront que pour donner le change et dérouter les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le public ; on y va prudemment et obliquement ; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui rumine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillants. Il était d'autant plus que le hameau comptait moins d'habitants. On ne s'y divisait pas, comme dans les grands villages du bas, où il y en a cinq ou six à la fois, qui se nuisent réciproquement. Et puis, il n'y avait pas de cabaret pour faire concurrence. On pouvait être bien sûr que ceux qui manquaient à l'appel ne faisaient pas bande à part.

E. Rambert.

## AMEUBLEMENTS

RICHES ET COURANTS  
AINSI QUE LES MODÈLES  
EXPOSÉS AU COMPTOIR  
Petits meubles et lampadaires  
CRINS — PLUMES et DUVETS

ADDY

RUE DE LA TOUR, 41 — LAUSANNE

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

## RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920  
Tél. 26.196 — Maison des Vandois.